

## Script

Léo Bonneville and Maurice Elia

---

Number 144, January 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50430ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

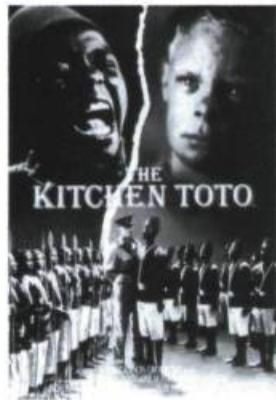
---

### Cite this review

Bonneville, L. & Elia, M. (1990). Review of [Script]. *Séquences*, (144), 7–9.

conflit de façon globale, au moyen d'un film à grands déploiements, le réalisateur a préféré en rendre compte à travers un épisode fictif, circonscrit à quelques incidents. Le film présente une famille de Blancs, dont le père est chef de la police locale et une cellule des Mau Mau dont l'action violente va progressivement se concentrer sur le policier et ses proches. Le jeune Mwangi est plongé en plein cœur de la mêlée, puisque après la mort de son père, il est engagé comme jeune domestique dans la famille du policier.

L'enfant est donc l'otage de deux groupes qui s'affrontent: le jour, il cire les chaussures de son employeur blanc et, la nuit, il assiste aux réunions clandestines que tiennent les Mau Mau, dans le dortoir où il demeure avec les autres serviteurs de la famille. Ce sont eux, les serviteurs, qui sont les victimes du conflit. Là-dessus, le film est très clair, et c'est sans



doute son plus grand mérite.

La principale réussite du film réside dans le portrait du jeune Mwangi. Le réalisateur parvient à cerner son innocence, et à la rendre crédible et émouvante, sans que cette candeur soit d'un charme et d'une gentillesse trop marqués. Mwangi ne parle pas beaucoup et ne rit presque jamais. Il goûte au plaisir de l'enfance par procuration, c'est-à-dire en servant de compagnon de jeu occasionnel au jeune fils du policier. C'est un personnage étrangement touchant, en dépit ou peut-être à cause du fait qu'il n'agit jamais sur les événements, mais se contente de la subir.

Mise à part une séquence pré-générique tout à fait inutile et déplacée, le film présente un portrait peu reluisant des Britanniques. Seul le policier, et encore, trouve un peu grâce aux yeux du réalisateur. Les Mau Mau, avec leurs pratiques rituelles, sont traités plus durement encore. En ce qui les concerne, le film aurait peut-être gagné à être un peu plus nuancé.

**Kitchen Toto** est très correctement réalisé, bien que sans génie, et l'interprétation du jeune Edwin Makinda est d'un naturel conquérant. Il est disponible en français comme en anglais.

Martin Girard

## THE LADY IN WHITE

**The Lady in White** a failli faire la liste de mes 10 films préférés de la décennie. Il s'agit d'un film très original et fort attachant, qui m'est d'autant plus cher que j'ai parfois l'impression d'être la seule à l'avoir vu. **The Lady in White** n'est resté à l'affiche de nos cinémas qu'une ou deux semaines au creux de l'été 1988. Mais maintenant qu'il est disponible à grande échelle sur vidéo, j'aimerais m'en faire la championne. Il ne s'agit pas d'un grand chef-d'œuvre inconnu, mais d'une petite production indépendante réalisée par l'Américain Frank LaLoggia. Comme plusieurs films «personnels», **The Lady in White** exploite un récit à saveur autobiographique, un retour en arrière exorcisant les souvenirs à la fois magiques et cauchemardesques de l'enfance. Mais comme peu de ces petits films dits «personnels», **The Lady in White** est aussi un film d'horreur. Ou plutôt, un film où s'entremêlent le merveilleux et l'horifique, comme si le cinéaste nous faisait voir ses bons et ses mauvais souvenirs d'enfance (inventés, il va sans dire) par le biais de son imagination trop débordante. Il s'agit donc d'un essai parfois brillant sur les thèmes, les styles et l'iconographie du fantastique littéraire et cinématographique.



C'est avec un plaisir sans égal que les amateurs du genre regardent les premières images du film: une petite ville de la Nouvelle-Angleterre, croulant sous les feuilles d'automne aux teintes chaudes et orangées, la rue principale et ses devantures vieillottes décorées pour l'Halloween, un atelier de soudeur où le maître-artisan chauffe et tord le métal dans un nuage de fumée et un bruit d'enfer — s'agit-il de Vulcain ou de Siegfried? —, un petit garçon qui quitte la ferme familiale de ses parents italiens et traverse un cimetière, à bicyclette, pour se rendre à l'école, déguisé en Dracula (version Bela Lugosi) et... Ça n'arrête pas. Frank LaLoggia connaît bien l'univers du fantastique et le langage cinématographique. Dès les premières minutes, en quelques plans sillonnés de mouvements de caméra et montés de façon dynamique, il nous présente décors et personnages dans toute leur fausse normalité. Le récit se poursuit de façon très ludique, en jouant constamment sur notre connaissance des lieux communs du genre, tout en nous ramenant de temps en temps à un contexte social plus réaliste. C'est ainsi que l'on reconnaît certains hommages au fantastique gothique et romantique de Terence Fisher (**Horror of Dracula, The Gorgon**) et

aux contes pour enfants comme **Le Petit Poucet**, alors qu'ailleurs LaLoggia fait s'insinuer dans le récit les tensions raciales qui existaient aux États-Unis, au début des années soixante. La forme et le discours de **The Lady in White** flirtent donc avec le risque et la surcharge, et ce, jusqu'à s'y perdre, diront certains. Les dernières minutes du film leur donnent un peu raison, malheureusement. Le bel équilibre du film est rompu, le ton devenant par trop mièvre et les images souffrant d'effets spéciaux trop ambitieux pour le budget réduit de LaLoggia.

Mais ces faiblesses comptent pour peu devant l'inspiration de certains passages poétiques (la maison décorée pour Noël, mais hantée par le fantôme d'une fillette assassinée) ou de certains moments comiques (les disputes en italien entre les grands-parents du jeune héros). De même, l'interprétation est un bijou. Peu d'acteurs établis se risquent sur des productions indépendantes, mais on retrouve ici le jeune Lukas Haas (**Witness**), l'acteur canadien Len Cariou et l'irréductible Katherine Helmond (la série **Soap**, le film **Brazil**).

Johanne Larue

## 100 FILMS POUR ENFANTS en vidéocassettes

par Robert-Claude Bérubé

Voici un instrument très utile pour les éducateurs (parents et enseignants) qui se préoccupent des loisirs visuels des enfants. Robert-Claude Bérubé a compilé une centaine de films « conçus pour les enfants, ou du moins acceptables pour eux. » Ces films ont quand même été sélectionnés selon une bonne valeur artistique et une disponibilité en version française. Le livre — orné de plusieurs photos — est d'un usage facile, puisque les films ont été classés par ordre alphabétique et qu'on peut trouver la liste des titres originaux en annexe. De plus, selon l'usage que l'on veut faire des vidéocassettes, l'auteur a ajouté trois index: des réalisateurs, des interprètes et des thèmes. On soupçonne l'intérêt de ce volume pour les personnes qui ont le souci de l'éducation des



jeunes. Ce guide, nous apprend-on, est le premier d'une série, dont chacun sera consacré à un thème précis.

Léo Bonneville

Office des communications sociales/Services documentaires multimédia inc., Montréal, 1989, 150 pages.

## NOCTURNE INDIEN

par Antonio Tabucchi

Aller ailleurs, chercher quelqu'un, chercher à comprendre et ne rien comprendre. Mener une sorte d'enquête policière, vivre une

manière de conte fantastique et en sortant avec l'envie de recommencer, cent fois, mille fois, à l'infini. Le livre d'Antonio Tabucchi, c'est tout cela et bien plus. Quête de l'absurde ou quête de soi-même, recherche approfondie des vérités fondamentales, questionnement destiné à un examen détaillé, l'ouvrage se présente comme tout cela et comme rien de tout cela à la fois. Son héros, dès les premières pages, ne part ni à la chasse aux curiosités, ni à la découverte de l'inconnu. Il se laisse porter par les hommes et les femmes qu'il rencontre, se fait bercer par une douce musique extérieure dont il se laisse lentement pénétrer, ne s'arrête que pour s'interroger à nouveau. Et Tabucchi nous emmène avec lui, comme des compagnons muets et assoiffés de *quelque chose d'autre*.

On referme le livre comme lorsque l'on sort du film d'Alain Corneau, noué de l'intérieur et libéré à la fois, vide et enrichi, figé dans une sorte de catalepsie salutaire, prêt à tout et à rien. Car c'est une nouvelle vie qui nous est proposée ici, faite de recommencement, de renoncement, de redépart à zéro. Ce livre *insécurise* autant qu'il rassure. Par extension, il pourrait être



l'expression d'un sentiment qui ne se mesure qu'en étant sur les lieux. Un voyage à faire donc, au risque (souhaité) de se perdre.

Maurice Elia

Christian Bourgois, Paris, 1987, 126 pages.



## L'ENCYCLOPÉDIE DU CINÉMA en trois volumes par Roger Boussinot

Dans son introduction, Roger Boussinot présente aujourd'hui « plutôt qu'une simple mise à jour de l'ouvrage, cette nouvelle édition en trois tomes, revue, corrigée, remaniée, complétée, dans une présentation enrichie d'illustrations et de nouveaux articles indispensables. »

Dans la deuxième édition (1980), les critiques avaient constaté qu'elle ne se distinguait pas vraiment de la première et que des erreurs abondantes continuaient à affecter l'ouvrage.

Il faut dire que, pour cette édition, l'auteur a fait appel à 56 critiques et chroniqueurs de cinéma de divers pays, mais aucun du Canada, y compris le Québec. Sans doute, Roger Boussinot considère-t-il le cinéma québécois comme un appendice du cinéma français. C'est ainsi que la notice sur Norman

McLaren (on a enfin corrigé son nom) ne donne aucune référence aux écrits de chez nous dans la bibliographie. Le chauvinisme français a la vie dure.

Tout de même, cette troisième édition s'enrichit de 452 nouvelles entrées. Parmi elles, on compte Denys Arcand, Claude Jutra, Carole Laure, Jean-Pierre Lefebvre, Pierre Perrault, qui n'a droit à aucune bibliographie pourtant abondante chez nous. Mais on ignore Jean Beaudin, dont le film *J.A. Martin photographe* a reçu une récompense à Cannes pour l'interprétation de Monique Mercure, Arthur Lamothe connu pour ses films sur les Amérindiens, Francis Mankiewicz si apprécié à Cannes pour *Les Portes tournantes*, André Melançon « spécialiste » de films pour la jeunesse qui ont fait le tour du monde.

Qu'importe. L'ensemble comprend 2 112 pages dont 192 hors-texte couleur et 1 550 illustrations dont 550 en couleur. Au total, on compte plus de 4 000 entrées consacrées aux personnes,

à la technique, à l'histoire. Et on trouve 60 analyses de films.

C'est assez dire que cette encyclopédie, unique en son genre, constitue une somme monumentale de connaissances à la fois historiques, culturelles, anecdotiques et philosophiques. Ne soyons pas chauvin à notre tour. Ces trois tomes forment une œuvre exceptionnelle dans l'édition du cinéma. Ils sont une source de renseignements essentiels à toute institution, à tout cinéophile qui désire un riche instrument dans lequel se référer avec confiance.

Léo Bonneville

Bordas, Paris, 1989, 2 112 pages.

## WIM WENDERS en collaboration

Errance, reconquête d'une identité perdue, renouveau de la vie après les expériences du monde et de la société contemporains, absurdité des situations modernes — les thèmes chers à Wim Wenders ont inspiré de nombreux critiques qui se sont étalés en long et en large sur la personnalité du cinéaste le plus franchement honnête de l'Allemagne d'aujourd'hui. Il allait de soit que la série « Études cinématographiques » lui consacrait un numéro complet.

Y sont analysés les itinéraires de Wenders, parallèlement à ceux des héros de ses films. Cette incapacité à suivre l'évolution d'une société en pleine mutation fait partie de l'essence même de *Paris, Texas*, de *L'État des choses* ou des *Ailes du désir*. Il ne semble pas y avoir de frontières dans les parcours des personnages wendersiens et les barrières ne sont que psychologiques ou purement d'ordre sociologique. Le texte de Barthélémy Amengual sur « la difficulté d'être Allemand » est une extraordinaire analyse de Wenders se penchant sur l'Amérique pour laver ses propres flétrissures. Vivre l'indécision, s'éterniser dans la lenteur devient alors une façon de vivre. Wenders définit lui-même les protagonistes de *Au fil du temps* (son meilleur film — opinion

études  
cinématographiques

Wim Wenders

personnelle) comme étant « deux Hamlet qui voyagent au pays de l'âme », qui ne veulent pas participer au fonctionnement de la vie qu'on a et refusent de remplir les demandes de la société.

Un livre complet, recherché, qui regroupe les plus intelligentes des interprétations de l'œuvre de Wenders.

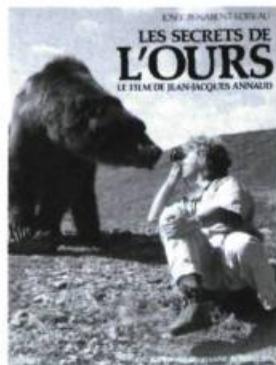
Maurice Elia

Études cinématographiques, N° 159-164, Paris, 1989, 212 pages.

## LES SECRETS DE L'OURS par Josée Benabent-Loiseau

Les premières pages de ce livre racontent brièvement la carrière de Jean-Jacques Annaud qui n'a que cinq longs métrages à son crédit. Mais des films dont le premier, en 1976, *La Victoire en chantant* (Noirs et Blancs en couleur), a reçu l'Oscar du meilleur film étranger à Hollywood. Le public n'oublia pas *La Guerre du feu* et *Le Nom de la rose*. Avant qu'il ne tourne ce dernier film, il songeait à *L'Ours* depuis longtemps. Il s'est résigné à mettre en film le roman d'Umberto Eco, avant de s'engager dans l'aventure du *L'Ours*. En fait, le livre constitue un reportage détaillé (de la conception à la réalisation) du film. L'auteure a suivi toutes les étapes de la création, qui ont débuté en 1983 pour se terminer à l'automne 1988. Qu'apprend-t-on dans ces pages. Tout. Comment le film a été conçu. Comment il a été financé. Comment on a trouvé les lieux de tournage. Comment on a fabriqué des ours. Comment on a trouvé et

domestiqué les ours et les (12) ours, comment on a dompté les chiens. Bref, vous serez étonné par toutes les difficultés que l'équipe a dû surmonter pour mener la réalisation à terme. C'était vraiment un défi. Mais quel film n'est pas, dans la filmographie de Jean-Jacques Annaud, un défi? Le livre est remarquable. Toutefois, il est préférable de voir le film avant de le lire. Vous comprendrez mieux les audaces de ce réalisateur presque



téméraire. D'abondantes photographies font plus apprécier le tournage que des clichés tirés du film.

Léo Bonneville

Grasset, Paris, 1986, 210 pages.

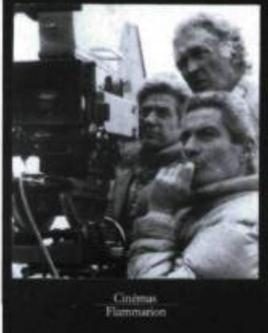
## L'ATELIER D'ALAIN RESNAIS

par François Thomas

Au moment où sort *I Want to Go Home*, le livre de François Thomas apporte une lumière nouvelle sur l'oeuvre d'Alain Resnais. Cette fois, contrairement aux études et articles divers parus au sujet du cinéaste, voici un livre qui retrace, étape par étape, presque pas à pas, la fabrication même de ses films (d'où le titre de l'ouvrage).

Dans une première partie (intitulée « Les Jeux de l'artisan »), l'auteur nous invite à suivre les moments de l'idée, depuis son premier jet jusqu'au découpage final du scénario, cheminement alambiqué certes, mais qui pour Alain Resnais, atteint une telle précision que les films finis

## FRANÇOIS THOMAS L'ATELIER D'ALAIN RESNAIS



ressemblent à ces oeuvres parfaites où les dernières touches apparaissent comme autant de vérifications nécessaires. Un exemple nous est donné avec le tournage de *I Want to Go Home* qui constitue la troisième partie de l'ouvrage, « Les Coulisses de l'atelier ». Entre les deux, les méthodes de travail sont analysées avec profondeur par deux de ses comédiens (Pierre Arditi et Sabine Azéma) et par ses collaborateurs habituels: Jacques Saulnier (décorateur), Sacha Vierny (directeur-photo) ou Jean Gruault, son scénariste sur trois films consécutifs (*Mon oncle d'Amérique*, *La Vie est un roman* et *L'Amour à mort*).

Maurice Elia

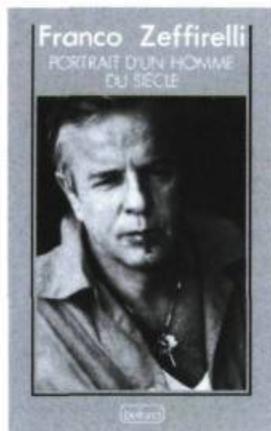
Flammarion, Paris, 1989, 370 pages.

## PORTRAIT D'UN HOMME DU SIÈCLE

par Franco Zeffirelli

Zeffirelli est un nom qu'il s'est donné. Délaissé par sa mère, contesté par son père, Zeffirelli se destine à l'architecture. C'est sa rencontre avec Luchino Visconti qui va décider de sa carrière au grand dam de son père. Disciple de cet aristocrate, il apprendra les éléments de la mise en scène et délaissera son maître sans jamais l'oublier. Voici Zeffirelli jeté dans le monde du spectacle. Il fera des rencontres étonnantes: Maria Callas, l'imprévisible, qu'il essaiera de ramener à l'opéra à la fin de sa vie, Anna Magnani, obsédée par des

chats qu'elle ramasse et épuce, Joan Sutherland à qui il donne confiance et qu'il dirige avec tact, Laurence Olivier qui devient un habitué avec sa famille de sa maison, et combien d'autres artistes qu'il a mis en scène malgré leurs éclats et leurs caprices (particulièrement Teresa Stratas). Et puis, un jour, après un accident terrible en compagnie de Gina Lollobrigida, il est cruellement blessé et doit être non seulement hospitalisé, mais subir des interventions chirurgicales délicates. Il s'en tire et après un songe dans lequel il a entrevu son saint patron, François d'Assise, il fait le voeu de dédier son oeuvre à Dieu chaque fois qu'il le pourra. Et c'est *Jésus de Nazareth* pour lequel il



rassemble les plus grands acteurs du monde. Il faut dire que l'activité de Zeffirelli s'est déployée davantage à l'opéra qu'au théâtre et au cinéma. Il a fréquenté ces trois disciplines avec des succès plus populaires que critiques. Lire cette autobiographie, c'est plonger dans le monde du spectacle avec une avidité constante.

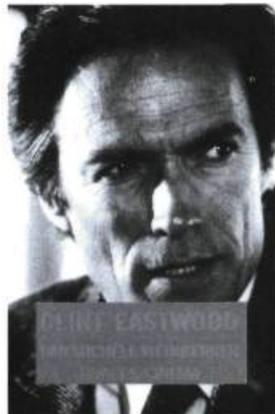
Léo Bonneville

Belland, Paris, 1989, 484 pages.

## CLINT EASTWOOD

par Michèle Weinberger

Il y a une contradiction dans le phénomène Eastwood, nous précise avec raison l'auteur de ce petit ouvrage récapitulatif sur l'acteur-réalisateur, récemment publié dans



## MÉMOIRES

par S.M. Eisenstein

Il faut savoir que les mémoires d'Eisenstein avaient déjà paru dans trois livres de la collection 10/18. Mais ces trois volumes ne constituaient pas l'ensemble de ses mémoires. Ces textes ont été écrits durant la maladie qui frappa le cinéaste en 1946. « Le propos de ces mémoires, écrit Bernard Eisenschitz, dans une préface (il y en a trois), c'est sans doute d'attirer l'attention sur ces "attractions" d'un type nouveau, de présenter à livre ouvert ce système d'associations libres des idées (qui ne tolère d'ailleurs qu'une lecture flottante...) — en tout refus d'en livrer soi-même l'interprétation, de reconnaître même que l'interprétation existe. » Mais laissons plutôt la parole à Eisenstein lui-même. En guise d'épigraphe, il rappelle les trois mots de Stendhal qui résuma ainsi son expérience: « Il vécut, il écrivit, il aimait. » Pour moi, écrit Eisenstein, ils seraient: « il vécut, il

la collection Rivages-Cinéma. « Il a été, dit-elle, le figurant dans des films exaltant le rêve américain pour se retrouver (avec la série des *Dirty Harry*) dans une réalité où ce rêve est banni. » Ou bien est-ce le contraire, nous trouverons-nous à penser plutôt... Clint Eastwood, qu'on le veuille ou non, se trouve à lui tout seul dans une catégorie spéciale, à part entière, du cinéma, américain contemporain. D'ailleurs, il ne parle jamais de ses pairs, ne fait aucun lien entre lui et ses collègues dans le monde du cinéma.

Solitaire dans la vie au même titre que dans ses films, Clint Eastwood ne cherche pas, semble-t-il, à se créer une image ressemblant à celle de ses personnages (des films de Leone, de Siegel et de ses propres films). Sa vie, comme ses films, reflète cette indépendance qui a fait de lui l'observateur clairvoyant de son époque avec tout ce qu'elle véhicule de violence et d'inepties. Cette authenticité se lit dans tous ses films et fait d'eux des exercices presque sociologiques où le personnage central doit parvenir à se sortir d'une situation dans laquelle il n'a pas choisi de se placer.

Le livre contient une filmographie complète et commentée, dans laquelle deux analyses retiendront l'attention, celles qui se réfèrent à deux films qu'il a réalisés sans y avoir joué: *Breezy* et *Bird*.

Maurice Elia

Rivages/Cinéma, Paris, 1989, 208 pages.



réfléchi, il se passionna.' Et que ce qui suit serve de description de ce par quoi l'auteur a vécu, de ce sur quoi il a réfléchi, et de ce pour quoi il s'est passionné. » Ce sont donc les réflexions d'un grand artiste sur sa vie et sur son oeuvre que l'on trouvera dans cet ouvrage très bien établi. Bref, une somme passionnante.

Léo Bonneville

Julliard, Paris, 1989, 702 pages.